

TNS

Le Père

D'après

L'Homme incertain
de **Stéphanie Chaillou**

Adaptation et mise en scène

Julien Gosselin*

Avec

Laurent Sauvage*

Dates

Du mercredi 7 au jeudi 15 octobre 2020

Horaires

Tous les jours à 20h
sauf samedi 10 à 16h et 20h

Relâche

Dimanche 11

Salle

Hubert Gignoux

Saison 20-21
Dossier de presse

© Simon Gosselin

*Artistes associés au TNS

Contact

TNS | Audrey Meyer

03 88 24 88 40 | 06 49 53 89 10 | a.meyer@tns.fr

#LePère

Photos en HD bit.ly/TNS2021

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Accueil-Billetterie 03 88 24 88 24 | www.tns.fr

[@TNS_TheatrStras](https://www.facebook.com/TNSTheatreStrasbourg) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](https://www.facebook.com/TNSTheatreNationalStrasbourg) | [TNSStrasbourg](https://www.facebook.com/TNSStrasbourg) | [TNS](https://www.facebook.com/TNS)

Tournée 20-21

Mulhouse | La Filature | 13 novembre 2020

Tulle | L'empreinte, Scène nationale Brive-Tulle | 26 novembre 2020

Liège | Festival de Liège | 12 et 13 février 2021

Le Père est la version scénique du roman *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou. Un homme revient sur ses rêves de jeunesse : acheter une ferme, cultiver la terre, élever du bétail, se marier, avoir des enfants. Ce paysan va se heurter à la transformation profonde du monde qu'il connaît, avec l'application de la politique agricole commune. En 1977, à 30 ans, surendetté, il fait faillite. Quel regard porte-t-il sur son histoire ?

Julien Gosselin, habitué à mettre en scène de grandes fresques comme *2666* ou *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, livre ici, avec l'acteur Laurent Sauvage, un spectacle intime où le destin d'un homme est bouleversé par un contexte économique qui le dépasse. Face au regard de la société sur ce qu'est un échec ou une réussite, comment se réapproprier sa vie ?

Stéphanie Chaillou a publié trois ouvrages de poésie aux Éditions Isabelle Sauvage. Son premier roman, *L'Homme incertain*, a paru en 2015 chez Alma Édition. Elle a depuis publié, chez le même éditeur, *Alice ou le choix des armes* (2016) et, aux Éditions Noir sur Blanc, *Le Bruit du monde* (2018) et *Un jour d'été que rien ne distinguait* (2020). Elle est également autrice d'une pièce de théâtre, *Ringo*, écrite en 2019.

Générique

D'après *L'Homme incertain*
de **Stéphanie Chaillou**

Adaptation et mise en scène
Julien Gosselin*

Avec
Laurent Sauvage*

Scénographie
Julien Gosselin
Nicolas Joubert

Lumière
Nicolas Joubert

Vidéo
Pierre Martin

Musique
Guillaume Bachelé

Son
Julien Feryn

Arrangements
Joan Cambon

Assistanat à la mise en scène
Olivier Martinaud

* Artistes associés au TNS

Dates

Du mercredi 7 au jeudi 15 octobre 2020

Horaires
Tous les jours à 20h
sauf samedi 10 à 16h et 20h

Relâche
Dimanche 11

Salle
Hubert Gignoux

Spectacle créé au Théâtre de la Cité - CDN Occitanie Toulouse le 17 novembre 2015.

Julien Gosselin et Laurent Sauvage sont artistes associés au TNS.

Julien Gosselin et Si vous pouviez lécher mon cœur sont artistes associés au Pôle européen de création, le Phénix scène nationale Valenciennes.

Le roman *L'Homme incertain* est publié chez Alma Édition.

Production Si vous pouviez lécher mon cœur
Coproduction Théâtre de la Cité - CDN Occitanie Toulouse, Comédie de Béthune, Théâtre d'Arles
Avec le soutien de Montévidéo créations contemporaines

Si vous pouviez lécher mon cœur est soutenu par la DRAC Hauts-de-France - ministère de la Culture, la Région Hauts-de-France et la Ville de Calais. La compagnie bénéficie également du soutien de l'Institut français pour ses tournées à l'étranger.

Note d'intention

« Raconter l'échec, la difficulté d'une vie, ici celle d'un agriculteur, avec une puissance et une douceur infinie. »

Il y a certains textes qui vous saisissent immédiatement, à tel point qu'après en avoir lu seulement quelques pages, l'on a tout de suite envie de s'y attaquer. Le texte de Stéphanie Chaillou est de ceux-là. Alors que nous présentions *Les Particules élémentaires* à Montréal, je faisais la connaissance d'Hubert Colas. Au bout d'un quart d'heure, alors que nous déjeunions en compagnie d'autres convives, il me tendait un exemplaire de *IF*, revue de littérature et d'art contemporain dont il dirige la publication au sein de Montévidéo, son lieu marseillais. Je l'ouvrais et tombais sur l'extrait d'un texte, qui s'appelait alors *Le Père*, avant d'être publié chez Alma quelques mois plus tard sous le titre *L'Homme incertain*.

Je lisais les premières lignes : « *Je ne me souviens plus de mes rêves. Je crois que j'ai construit ma vie à partir de mes rêves, mais je ne sais plus à quoi ils ressemblaient. À quoi vraiment ils ressemblaient. Je voulais devenir riche, je crois. Devenir riche. Mais je n'avais pas de plan précis. C'était une idée vague. Une idée un peu floue que j'avais dans la tête. Devenir riche. Sans vraiment savoir pourquoi. Je voulais que ma vie soit heureuse. J'avais cette idée-là en tête. Que ma vie soit heureuse. Je croyais que c'était assez, suffisant. Qu'avec une idée comme ça dans la tête, c'était assez. Personne ne m'avait dit le contraire.* »

À ma première lecture du texte, j'ai eu le sentiment bouleversant que quelqu'un arrivait à dire extrêmement simplement des choses qui étaient en moi depuis plusieurs années. Raconter l'échec, la difficulté d'une vie, ici celle d'un agriculteur, avec une puissance et une douceur infinie.

Stéphanie Chaillou vient de la poésie contemporaine. On retrouve cela dans le texte, dont chaque chapitre est divisé en deux : d'abord la parole du père, qui livre un récit à peu près chronologique de son existence. Puis celle des enfants (les siens ? celui qu'il a été ?) qui listent sans hiérarchie des moments figés de leur enfance.

C'est Laurent Sauvage qui joue le père. Il me semblait impossible d'imaginer quelqu'un d'autre que lui pour jouer ce texte, tant il est un acteur capable d'adjoindre à une grande simplicité une puissance et une fragilité immense.

Le texte des enfants est traité en vidéo, par Pierre Martin, qui projette ces mots derrière cet homme isolé sur la scène. Guillaume Bachelé compose la musique du spectacle. Nicolas Joubert et Julien Feryn créent la lumière et le son. Ces quatre derniers font partie de l'équipe de *Si vous pouviez lécher mon cœur* depuis plusieurs années maintenant.

Ce spectacle revêt un caractère particulier pour moi : loin des productions imposantes, des grandes distributions et des temps de représentation longs qu'ont généré ou généreront *Les Particules élémentaires* ou *2666*, il est pourtant un passage indispensable dans le travail que nous menons. Il est un travail qui poétiquement, politiquement, artistiquement dit quelque chose que peu de textes arrivent à dire.

Julien Gosselin

Entretien avec Stéphanie Chaillou

Extraits

***L'Homme incertain* est votre premier roman, paru en 2015 chez Alma éditeur - auparavant, vous aviez écrit de la poésie. Vous souvenez-vous de ce qui a été à l'origine du geste d'écriture ?**

Je voulais écrire un « livre des plaintes », un texte choral, où faire entendre des pensées intérieures - sans que les émetteurs de ces pensées soient identifiés. Il y avait l'idée de faire entendre un flux de conscience, mais au pluriel, rendre compte de ces pensées qui nous traversent quand on marche dans la rue ou qu'on attend un bus. Cette activité silencieuse dans nos cerveaux. J'appelais ça un « livre des plaintes » car ce sont souvent des ressassements, des questionnements, des réflexions, des choses qu'on ne se dit qu'à soi-même.

J'ai commencé à écrire dans ce sens, puis est venue la première phrase du texte « Je ne me souviens plus de mes rêves. Je crois que j'ai construit ma vie à partir de mes rêves, mais je ne sais plus à quoi ils ressemblaient. » Cette voix a balayé toutes les autres - elle s'est imposée. Je me suis engouffrée dans cette parole, qui est devenue celle du père, et je l'ai déployée.

Le contexte de la ruralité, avec la PAC, est donc venu du fait de vous concentrer sur une voix unique - celle d'un paysan qui a fait faillite dans les années 70 ?

Oui. Je me suis concentrée exclusivement sur cette parole du père. Une fois le personnage apparu, avec sa voix, il me restait à l'inscrire

dans un temps et dans un espace. Lui donner chair. Le personnage du père a une connexion avec ma vie ; je me suis appuyée sur des éléments historiques mais aussi une réalité que je connais, la campagne dans les années 70, la vie dans une ferme. Mais, c'est un roman, il s'agit d'une parole romanesque, d'une voix inventée, je tiens à le préciser.

Il y a une constance dans la structure du texte : après chaque prise de parole du père - ou plutôt chaque pensée - celle des enfants vient toujours en écho. Comment est venue cette construction ?

Il y a comme une bataille des mémoires. Ce qui se joue pour le père, c'est un mouvement de reconstitution, de réappropriation de son histoire. Il se souvient et il réélabore - comme c'est toujours le cas dans un travail de mémoire -, avec l'enjeu d'avoir à considérer ce qui s'est passé, ce qu'il a fait, et d'en penser quelque chose. Avec le souci aussi du regard que ses enfants peuvent porter sur sa vie. Face à cette mémoire mouvante qui interprète, il y a une sorte d'implacabilité de la mémoire des enfants, avec des souvenirs qui surgissent comme des instantanés, des images fixes gravées en eux. Cette tension se traduit, dans le livre, par ces deux voix : celle du père et celle des enfants. Ce qui est intéressant dans la mise en scène de Julien [Gosselin], c'est la façon dont il a traité cette parole des enfants : les mots ne sont pas prononcés, ils sont projetés sur un mur, ils sont écrits, comme gravés. C'est un choix vraiment pertinent et un moment fort du spectacle.

Diriez-vous que c'est quelqu'un qui vit la mort d'un monde ?

Oui, il vit la mort d'un monde dans lequel il était possible de penser que les choses étaient simples, qu'il suffisait de travailler pour vivre. Mais l'écosystème économique dans lequel il se trouve est en fait beaucoup plus complexe que « l'histoire » qu'on lui a racontée et qu'il a poursuivie : cultiver ses champs, élever des bêtes. Le roman évoque cette complexification d'un monde, qui ne se vit plus seulement à des échelles individuelles ou régionales, mais nationales et internationales.

La fin de ce monde marque aussi la fin de ses rêves d'enfance, l'idée qu'il avait de sa vie.

Le personnage dit qu'il fait partie d'une génération élevée dans le mensonge. Pouvez-vous parler de cette rupture ?

Ce qui vole en éclats, ce sont les repères, les certitudes qui structuraient son univers.

Par exemple, la croyance qu'il suffisait de bien faire, de bien travailler et que, naturellement, tout suivrait ; ou encore, l'idée qu'il était « naturel » de faire des enfants, « naturel » de rester à l'endroit où il avait grandi, « naturel » pour un homme de ne pas pleurer et de subvenir aux besoins de sa famille. C'est dans cette pensée qu'il a été éduqué, cette vision du monde et de la famille. Mais toutes ces évidences premières sont mises à mal les unes après les autres.

Cette fin des certitudes n'est pas inintéressante en soi, car elle le met en situation de doute et donc de réflexion, mais encore faut-il qu'il parvienne à construire quelque chose avec ça, ne pas seulement subir.

Le père est traversé par le désir de mourir et aussi par le désir de tuer, de laisser une trace, même sanglante. Le fait de lui prêter ces pensées était-il prévu ou est-ce venu lors de l'écriture comme un développement logique ?

Quand j'écris, je ne décide pas par avance de ce qui va advenir, ça arrive par la langue, le

langage, et la logique interne des personnages. Ce texte dessine un chemin d'émancipation, de rédemption, avec des phases de détresse mais aussi de révolte, la nécessité de « ne pas en rester là ».

Le père dit qu'il n'y a que le « vrai sang » qui est compris. Ce n'est pas une justification du recours à la violence, mais la formulation d'un processus assez inévitable. Il y a quelque chose de la violence subie qui se retourne forcément à un moment. Le père, ce personnage, ne peut pas rester les bras croisés, et attendre de « mourir », ce n'est pas possible. Il serait déjà mort s'il ne faisait rien. C'est pourquoi, il imagine qu'il tue. Personne ne peut supporter de se faire « liquider » sans réagir.

Ce père dont on entend la pensée est quelqu'un qui ne parle pas. Le silence est ancré en lui comme il l'était chez son père, qu'il évoque. Est-ce pour cela qu'il était important de donner voix à sa pensée ?

Effectivement, c'est une famille de « taiseux ». De ce silence découle l'intensité de cette pensée intérieure, précisément parce qu'elle n'est pas énoncée. Il y a entre ce père et son propre père un partage du silence ; le partage aussi d'une grande solitude face à cette question : que penser de ce qu'on a fait ?

Le livre est traversé par la question des témoins : qui est le témoin de nos vies ? Comment, au travers de quel regard, considère-t-on ce que l'on fait ? Ce qui inquiète ce père, c'est ce que peuvent penser ses enfants de sa vie. Il ne sait pas non plus ce que son père et sa mère ont pu en penser. Il est habité d'une immense incertitude - d'où le titre du livre. Il va devoir décider par lui-même ce qu'il pense de son existence. En finissant par se dire que son histoire lui appartient et qu'il n'est pas un raté, il opère une conversion de son regard, il s'affranchit en devenant son propre témoin.

Stéphanie Chaillou

Propos recueillis par Fanny Mentré, le 10 juin 2020

La version complète de l'entretien est disponible dans le programme de salle.



© Simon Gosselin

Entretien avec Laurent Sauvage

Extraits

Comment ce projet est-il né pour toi ? Connaissais-tu Julien Gosselin et aviez-vous le désir de travailler ensemble ?

On s'est rencontrés un jour, Julien et moi, et on a parlé, pas spécialement de théâtre. Au bout d'un moment, Julien m'a dit « J'adorerais travailler avec toi un jour. » et je lui ai dit que moi aussi. Mais « un jour », c'est vague et surtout, il fallait qu'on trouve un texte, car c'est le plus important ! Trois mois plus tard, il m'a appelé : il venait de lire le texte de Stéphanie Chaillou et me l'a envoyé. Je l'ai lu et je l'ai tout de suite rappelé pour lui dire que je voulais absolument le faire. Alors, banco, c'était parti. Nous n'avons même pas eu besoin de parler de ce choix, c'était une évidence, je pense que le texte me touchait au même endroit que lui. Ensuite, la difficulté était d'accorder nos emplois du temps. Julien avait déjà mis en scène *Les Particules élémentaires* [de Michel Houellebecq, créé au Festival d'Avignon 2013] et ça marchait très fort pour lui. Il préparait *2666* [de Roberto Bolaño] et j'étais aussi très occupé, mais on voulait entrer rapidement dans le travail. Nous nous sommes retrouvés une semaine à Montévidéo à Marseille - à l'invitation d'Hubert Colas. Puis nous avons pu répéter et créer le spectacle au Théâtre de la Cité - CDN Occitanie Toulouse [en novembre 2015].

Julien travaille sur tous les éléments scéniques en même temps : le jeu, l'espace, la lumière, la musique... Était-ce nouveau pour toi ? Comment as-tu vécu ce processus ?

Je connaissais Julien mais pas son équipe

d'inséparables : Nicolas Joubert à la lumière, Pierre Martin à la vidéo, Guillaume Bachelé à la musique, Julien Feryn au son...

Le premier jour, quand ils m'ont accueilli dans la salle, il y avait une pré-installation : un grand écran en fond de scène. Chacun s'est mis derrière ses manettes. Julien m'a demandé comment je désirais commencer ; j'ai proposé qu'on entende le texte tous ensemble. Il m'a dit d'aller directement au plateau.

« Comment est-ce que tu veux que je le dise ? ». Il m'a répondu : « Comme tu as envie. Puisque je t'ai choisi, ce qui m'intéresse c'est ta manière de le dire, ta personnalité ». J'ai commencé à lire et au bout d'un quart d'heure environ, du son est arrivé, de la lumière. Tout se mettait à dialoguer, de manière tranquille, douce...

Julien avait une vision claire de l'espace scénographique. Ensuite, il y a eu des recherches plus poussées sur le son, la vidéo, la musique. Il fallait trouver le bon équilibre. Guillaume Bachelé composait en direct avec moi, en fonction de mes énergies - il a une écoute extraordinaire. C'est vraiment un processus de travail en commun, d'attention de chaque instant. Il n'y a pas de grandes discussions sur ce qu'il faudrait faire ou pas, c'est l'évidence du plateau qui prévaut.

Ce qui est formidable avec Julien, c'est qu'on échange des sensations. On parle, puis on essaye d'autres choses. C'est très ouvert et simple. Très excitant. Il y a un dispositif technique poussé mais, au final, ce qui est recherché, ce qui est toujours central, c'est entendre le texte. Il faut que la parole soit portée au meilleur degré de transmission possible. D'ailleurs, il a fait le

choix de démarrer le spectacle dans le noir pendant plusieurs minutes : il n'y a que les mots. Julien est un grand amoureux des textes. Tout ce qu'il fait sert à les sublimer.

Depuis que tu as découvert le texte et à présent que tu l'as traversé de nombreuses fois, qu'est-ce qui te touche particulièrement ?

Tout m'a touché dans ce texte, immédiatement. Mais ce qu'il dit de l'humiliation, du qu'en dira-t-on, me parle profondément. Quelqu'un fait partie de la société, mais dès qu'il a un problème, qu'il sort du cadre, il y a un regard qui est porté sur lui et le jugement peut aller très vite. C'est ce qui se passe avec ce père. Ça parle de tous ces gens à la marge, en difficulté et qui sont très vite étiquetés « pas comme il faut ». Ils sont très vite jugés, lapidés du regard, mis au ban. Le père parle de ça : le regard des gens du village qui change, ceux à qui il ne peut plus parler, son sentiment d'exclusion qui

fait qu'il va de moins en moins oser prendre part aux discussions, comme s'il n'avait plus le droit de s'exprimer. Il y a un terrible effet de groupe, des gens qui s'engouffrent et se déchaînent dans le jugement - même sans rien dire, le silence suffit. Ce regard de la société qui peut « vriller », je pense que c'est une chose qui nous touchait particulièrement Julien et moi.

Plus globalement, c'est une parole de parent, le spectacle s'appelle *Le Père*. Ce que je trouve beau, c'est que tout est pensé, dit, pour les enfants. Ce n'est pas simple de parler. Arriver à faire cet effort de tout retraverser pour eux, pour leur transmettre ce qu'on n'a jamais réussi à dire avant, c'est une démarche qui demande un courage incroyable.

Laurent Sauvage

Entretien avec Fanny Mentré le 3 juillet 2020, au TNS

La version complète de l'entretien est disponible dans le programme de salle.

« Il n'y a pas de grandes discussions sur ce qu'il faudrait faire ou pas, c'est l'évidence du plateau qui prévaut. »

Julien Gosselin

Parcours

Julien Gosselin a suivi les cours de l'Epsad, École supérieure d'art dramatique à Lille, dirigée par Stuart Seide. Avec six acteur·ice·s issu·e·s de sa promotion, Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier, il forme *Si vous pouviez lécher mon cœur* (SVPLMC) en 2009, et met en scène *Gênes 01* de Fausto Paravidino en 2010, au Théâtre du Nord.

L'année suivante, il signe la création française de *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, au Théâtre de Vanves, puis en tournée en 2012. En juillet 2013, il crée *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq au Festival d'Avignon. En mars 2014, il crée, au Théâtre National de Bruxelles, *Je ne vous ai jamais aimés*, forme courte autour d'un texte de Pascal Bouaziz du groupe Mendelson. À l'automne 2015, il met en scène *Le Père* de Stéphanie Chaillou au Théâtre National de Toulouse. La même saison, il crée au Festival d'Avignon, *2666*, adapté du roman-fleuve de Roberto Bolaño, avant une tournée française et mondiale.

En 2017, il a crée au Festival de Marseille, *1993*, à partir d'un texte d'Aurélien Bellanger, avec les élèves du Groupe 43 de l'École du Théâtre National de Strasbourg. Pour l'édition 2018 du Festival d'Avignon, il adapte et met en scène trois romans de l'auteur américain Don DeLillo *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*. À l'invitation de l'Internationaal Theater d'Amsterdam, il poursuit son travail autour de Don DeLillo en adaptant *L'Homme qui tombe* (*Vallende Man*) en mars 2019 avec les comédien·ne·s de l'ITA Ensemble. Dans le cadre du Printemps des Comédiens à Montpellier, il crée *Le Marteau et la Faucille*, toujours de Don DeLillo en mai 2019.

En février 2021, il créera *Dekalog* d'après les récits de Krzysztof Kieślowski et Krzysztof Piesiewicz, avec les élèves du groupe 45 de l'École du TNS, à Strasbourg puis en tournée à la MC93 de Bobigny. Initialement, la création devait avoir lieu en mai 2020 à Montpellier dans le cadre du festival du Printemps des Comédiens.

En 2023, Julien Gosselin et *Si vous pouviez lécher mon cœur* s'installeront à Calais, sur le port. Une fabrique de théâtre qui marquera le début d'une nouvelle étape pour la compagnie. Julien Gosselin est metteur en scène associé au projet du TNS depuis 2015.

SPECTACLES SUIVANTS

MITHRIDATE

CRÉATION AU TNS

Texte Jean Racine

Mise en scène Éric Vigner

7 | 19 nov

Salle Koltès

LES SERPENTS

Texte Marie NDiaye*

Mise en scène Jacques Vincey

25 nov | 4 déc

Salle Koltès

MAUVAISE

Texte Debbie Tucker Green

Mise en scène Sébastien Derrey

26 nov | 5 déc

Salle Gignoux

PHÈDRE !

Texte Jean Racine et François Gremaud

Conception et mise en scène François Gremaud

8 | 18 déc

Salle Gignoux

* Artistes associé-e-s au TNS

PENDANT CE TEMPS DANS L'AUTRE SAISON

Entrée libre

Réservation obligatoire au 03 88 24 88 00

ou sur www.tns.fr

ANDROMAQUE À L'INFINI

D'après Jean Racine

Mise en scène Gwenaël Morin

4 | 7 nov au TNS

10 | 14 nov au Théâtre de Haute-pierre

Avec le soutien de la fondation SNCF